

Études littéraires africaines

LAZALI (Karima), *Le Trauma colonial : une enquête sur les effets psychiques et politiques contemporains de l'oppression coloniale en Algérie*. Paris : La Découverte, 2018, 278 p. – ISBN 978-2-707-19916-4



Florence Lhote

Numéro 51, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079625ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079625ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lhote, F. (2021). Compte rendu de [LAZALI (Karima), *Le Trauma colonial : une enquête sur les effets psychiques et politiques contemporains de l'oppression coloniale en Algérie*. Paris : La Découverte, 2018, 278 p. – ISBN 978-2-707-19916-4]. *Études littéraires africaines*, (51), 277–279. <https://doi.org/10.7202/1079625ar>

qu'il est peut-être trop délicat de qualifier de « nuancé », comme le fait R. Little (p. XI), car il est plutôt exemplaire d'une vision paternaliste, coloniale et raciste de la société guadeloupéenne. Certes, les Blancs créoles sont critiqués pour leurs préjugés de couleur et la promiscuité de leurs mœurs, défauts emblématisés par le personnage de Marie-Thérèse de Néral qui tente de manipuler Pierre Mareuil pour se venger de Jeanne. Mais le portrait des Guadeloupéens noirs est plus négatif encore, leur dangerosité étant au cœur de toutes les inquiétudes. Après le meurtre de M. Roland, maître blanc d'une usine, et l'acquittement de l'ouvrier de couleur qui l'a tué, le peuple célèbre cette décision de justice. Le narrateur décrit alors une foule « prête aux pires violences » (p. 86), « puérilement inconsciente » (p. 88), sujette à des « crises », « [d]epuis que des politiciens, pour assurer leur succès, s'étaient déclarés ouvertement les partisans du mouvement pan-noir en excitant les pires instincts de leurs électeurs » (p. 96). Ce peuple, présenté comme manipulable et excitable, est aussi dénigré par des citations qui laissent entendre un français écorché qui semble grotesque, bien loin de l'effort linguistique fourni par Suzanne Lacascade qui restituait des proverbes et des airs de chansons créoles sans passer par la case langagière du « petit nègre ». Le tableau est complet lorsque, dans la troisième et dernière partie du récit, un obscur personnage au « faciès bestial » (p. 125), partisan de Hardin et proche de Pierre Mareuil, manque d'assassiner Robert Randol. Ce dernier survit mais le couple quitte alors l'île maudite, le « petit pays » des « grands enfants » (p. 136) que personne ne semble pouvoir sauver...

En restituant au public ce roman méconnu, R. Little et E. Gall nous permettent assurément de mieux saisir la pluralité des voix et des productions au sein de la « mulâtritude féminine », et soumettent à notre réflexion des documents historiques et annexes propres à susciter de plus amples envies de lectures et d'investigations.

Tina HARPIN

LAZALI (Karima), *Le Trauma colonial : une enquête sur les effets psychiques et politiques contemporains de l'oppression coloniale en Algérie*. Paris : La Découverte, 2018, 278 p. – ISBN 978-2-707-19916-4.

Karima Lazali, psychologue clinicienne et psychanalyste exerçant à Paris et Alger depuis une quinzaine d'années, autrice de *La Parole oubliée* (Érès, 2015), se propose d'enquêter sur les effets psychiques de l'oppression coloniale en Algérie. La couverture met en avant la photographie d'une « opération militaire française en Algérie en 1955 » sans plus de précisions : un militaire se tient debout et des Algériens sont agenouillés, mains sur la tête. Cette image liminaire donne le ton : il n'est pas ici question de contribuer à une quelconque historiographie de la guerre d'Algérie (1954-1962), mais il s'agit bien d'un point de vue engagé de l'autrice sur

« ce que la colonisation française a fait à la société algérienne », car le parti pris de K. Lazali est de lier trauma colonial, ressenti intime et politique. Ce « trauma colonial » peut se manifester sur plusieurs générations, dont la « troisième » par rapport à l'événement qu'a constitué la « guerre d'Algérie » (ainsi désignée côté français) ou la « guerre d'Indépendance » (ainsi nommée côté algérien).

L'autrice observe ainsi dans sa pratique analytique un grand nombre de patients français empêchés « par le signifiant Algérie » (p. 8) : « Ces patients français, issus le plus souvent de la troisième génération postcoloniale, se disent encombrés par une histoire coloniale vécue souvent au niveau des grands-parents impliqués dans la colonisation ou la guerre d'indépendance, dont ils savent très peu de choses » (p. 8). K. Lazali note la difficulté de la transmission intergénérationnelle, évoquant « un interdit de pensée » (p. 8) dans « la colonialité, terme qui désigne cette longue période (cent trente-deux ans) de domination et de violence » (p. 8). Elle note que tout est organisé pour assurer la persistance de l'impensé colonial. Dès lors, elle s'empare de l'approche psychanalytique de textes littéraires : « L'histoire saisit, la littérature écrit et la psychanalyse lit ce qui dans le texte se loge dans le blanc de ses marges » (p. 14).

Partant de la difficile reconnaissance des effets du trauma colonial, le premier chapitre se penche sur la psychanalyse des paradoxes algériens, tandis que le deuxième aborde l'effraction coloniale. Citant en préambule *Nedjma* de Kateb Yacine (1956) – « Rien n'entame l'épaisse colère de l'opprimé » (p. 45) –, l'autrice convoque dans ce chapitre nombre d'auteurs algériens. Elle relève combien ces auteurs s'emparent de la langue française, langue du colonisateur, afin de la distordre, de se l'approprier à nouveau, de se l'adjoindre de manière libératoire. Mais la colonialité instruit aussi pour elle « la marchandisation des biens et des humains hors du pacte de la parole en usage dans la société traditionnelle » (p. 50). K. Lazali poursuit en évoquant ce que la colonialité fait des corps mais aussi ce qui peut en advenir : « Celles et ceux qui survivent sont prisonniers d'une douleur corporelle (et non pas psychique) constante. De ce lieu des corps meurtris et mutilés, est née la littérature algérienne de langue française » (p. 60). L'autrice relève ce beau passage de Kateb Yacine, toujours dans *Nedjma* : « N'y a-t-il que le crime pour assassiner l'injustice ? Mère, je me déshumanise et me transforme en lazaret, en abattoir. Que faire de ton sang, folle, et qui te vengera ? » (p. 61), remarquant que la poursuite de la guerre est portée dans le discours comme l'un de ses effets. Le troisième chapitre est justement consacré à la dégénérescence de la colonialité par la guerre, le quatrième à ses effets dévastateurs dans l'Algérie indépendante. K. Lazali propose dans le cinquième chapitre une relecture du conflit tragique FLN / MNA au travers du fratricide : « une mémoire cachée du politique » (p. 131). Les trois chapitres suivants poursuivent dans la même direction, notamment le sixième où l'autrice revient sur la guerre intérieure des années 1990. Le neuvième chapitre souhaite

« sortir du pacte colonial », défini comme « effacement de la mémoire, disparition des corps, dessaisissement de l'être » (p. 264). K. Lazali rappelle avec justesse l'apport considérable de Frantz Fanon à la question et note que, « malgré la réitération des événements traumatiques, aucune initiative engageant la société civile n'a pu se produire pour participer à un travail d'élaboration de l'Histoire » (p. 264). Le trauma colonial en appelle donc à la construction de cette « mémoire plurielle » (p. 274).

Florence LHOTE

NIXON (Rob), *Slow Violence and the Environmentalism of the Poor* [2011]. Cambridge (MA) ; London : Harvard University Press, 2013, XIII-353 p. – ISBN 978-0-674-07234-3.

Ce livre est le complément littéraire de l'étude fondatrice de l'économiste espagnol Joan Martinez-Alier sur « l'environnementalisme des pauvres », paru en 2002 aux éditions Edward Elgar. Mettant en perspective à une échelle mondiale les conflits locaux pour la justice environnementale, ce dernier proposait une prise en compte, par les organisations de défense de l'environnement, des luttes menées sur le terrain par des populations qui défendent leurs moyens de subsistance. Dans une introduction d'une grande clarté, Rob Nixon montre que la violence lente (*slow violence*) qui s'exerce sur les populations concernées par une pollution silencieuse et étalée dans le temps pose un problème à une tradition littéraire mieux équipée pour rendre compte de violences visibles, soudaines, circonscrites dans l'espace et dans le temps. Le titre du livre de Rachel Carson, *Silent Spring*, témoigne de la difficulté de rendre manifeste la violence exercée au fil des ans par des pesticides trop discrets pour devenir des personnages littéraires. Les conditions d'une expression littéraire de cette violence lente sont réalisées lorsque des mouvements populaires de résistance à des initiatives industrielles ou agricoles sont relayés par les écrivains.

Chaque chapitre du livre de R. Nixon propose une problématisation littéraire associée à différents types de « violences lentes ». L'écrivain indien Indra Sinha choisit, dans *Animal People*, le genre picaresque pour rendre compte d'un combat pour la survie durablement installé depuis la catastrophe de Bhopal, sans pour autant provoquer d'apitoiement voyeuriste de la part du lecteur : la violence est lente, peu propice à l'héroïsation, mais elle doit être racontée afin d'accompagner le combat pour une justice environnementale. Njabulo Ndebele en Afrique du Sud ou Chris Abani au Nigéria illustrent cette invention d'un « picaresque environnemental » comme genre propice à une lutte pour la dignité, menée par ceux qui voient leurs lieux de vie se dégrader de façon menaçante et doivent trouver des réponses.